

Editorial — L'illustration en littérature pour la jeunesse

Il était temps qu'un numéro entier de *CCL* soit consacré à l'illustration en littérature pour la jeunesse au Canada. Le sujet a fait l'objet d'un bon nombre de communications et d'articles au cours des dernières années. On a voulu réhabiliter, avec énormément de raison, le travail des illustrateurs et illustratrices dans une entreprise d'écriture qui est indissociablement linguistique et iconique. Il a fallu tenir compte aussi de la présentation du livre ou de l'album sur les rayons des magasins, car quand nous choisissons des livres pour nos enfants, ce facteur a une influence considérable.

Depuis une vingtaine d'années au Canada, on a pu voir une production considérable d'illustrations de très grande qualité. Parfois, le contenu thématique canadien ou québécois y était évident, comme dans les livres de Ginette Anfousse (que Michael Klementowicz nous fait rencontrer dans ce numéro) ou dans ceux d'Ann Blades et d'Elizabeth Cleaver. On aura remarqué aussi l'apparition au Québec de petits albums pliants pour les très jeunes enfants: ces oeuvres d'illustration pure constituent des outils artistiques et pédagogiques de grande valeur, comme en atteste leur popularité. Les livres illustrés n'ont pas toujours obtenu le succès en librairie qu'ils méritaient, surtout parce que les illustrations coûtent cher aux éditeurs, bien plus cher que toutes les représentations linguistiques. Tout de même, les Livres Toundra de Montréal ont lancé, en 1984, une collection spéciale sur le livre d'enfant comme objet d'art. Dans la production québécoise de langue française, il faut enfin souligner l'originalité du travail d'illustrateurs comme Philippe Béha, Jean-François Knaff et Darcia Labrosse. Philippe Béha a d'ailleurs obtenu le Prix du Conseil des Arts en 1983 pour son *Petit ours*.

Mais il n'y a pas que des réjouissances! Un grand nombre d'albums illustrés, ennuyeux, stéréotypés, commerciaux, paraissent au Canada. Ces livres s'offrent comme des compétiteurs de l'image télévisée. Or ce qui caractérise l'album, c'est justement son caractère de permanence, contrairement à l'image mouvante et agressive que regarde provisoirement l'enfant sur l'écran du téléviseur. L'image imprimée se laisse scruter, dans son mystérieux détail; elle se laisse inventorier, compléter, nommer, hiérarchiser par l'enfant-lecteur qui peut ainsi prendre tout son temps pour un déchiffrement qui n'a pas de limites précises. L'album reste toujours là, sur un fauteuil, ou sur l'oreiller, par sa présence insistante mais infiniment discrète.

Dans ce numéro de *CCL*, nous vous proposons une grande variété d'approches à l'étude de l'illustration: celles des auteurs, des illustrateurs, des enseignants

au primaire, des universitaires, des bibliothécaires, des parents et des enfants eux-mêmes. Ann Blades, Ginette Anfousse décrivent en entrevue le processus de création des illustrations. D'autres collaborateurs et collaboratrices font l'étude critique de l'élément iconique en littérature pour la jeunesse dans notre pays: la relation entre l'expérience de l'enfant et un art conçu par des adultes, la richesse du folklore canadien dans les albums jeunesse, une extraordinaire expérience de lecture dans l'Arctique, l'image de la ville, la collaboration entre l'auteur et l'artiste, et enfin l'histoire de l'image en littérature pour la jeunesse.

Somme toute, nous vous invitons à lire des milliers de mots qui parlent de quelques images. Mais ces images, à leur tour dépistées et décodées par des milliers d'enfants, racontent toutes un peu comment nous vivons dans le monde de la représentation, et comment c'est l'alphabétisation de l'image qui reste à faire dans notre société.

François Paré
Université de Guelph